

Yasmina Behagle

La Méthode suédoise

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2026
ISBN 979-10-308-0197-2

Couverture : Pierre Issen

à Jérémy, Olivia et Sannah

J'avais plusieurs fois essayé d'appeler ma mère pour savoir si je pouvais rentrer le temps d'un week-end, je voulais revoir mes amis du lycée, une soirée s'était organisée chez l'un d'eux. Elle avait dit que c'était important dans un premier temps que la coupure soit nette, qu'on sente le manque comme une question de vie ou de mort. Quand tu es partie (elle disait ça comme si j'avais eu le choix ou que je m'étais enfuie de la maison), j'ai eu l'impression qu'on m'avait coupé une jambe. J'en avais un peu marre de cette conversation, des intonations qu'elle prenait, pour bien marquer le dilemme moral ou la souffrance ou que sais-je. Ça me fait penser au dogue allemand, là, le dernier, comment il s'appelait, celui que tu as lâché à côté d'une nationale? Il avait chié dans le camion, tu te rappelles? Elle s'est mise à rire comme si c'était un souvenir complice entre nous. Parfois, j'essaie de les compter, mais j'en oublie toujours un, j'ai dit. Il y avait d'abord Leila, Hugo et Anna, vous leur avez tiré dessus. C'est ton cher beau-père qui a fait ça. Ouais, ben c'était sous tes ordres. Ils avaient attaqué le troupeau des voisins, tu sais qu'il a tiré aussi sur ton coton de Tuléar... Raoul? Le même jour.

Il avait bouffé un de ses coqs de combat, aussi, ce *hmar*. Tu m'avais dit qu'il s'était fait écraser! J'entendais un rire plus doux au bout du fil. Okay. Ça fait déjà quatre chiens. Ensuite, vous avez eu Tom le malinois. Andreas l'a perdu dans une gare. Max, le golden retriever. Lui, on l'a donné à Monique. Ouais, vous l'avez donné à Monique, pourquoi déjà, parce qu'il était trop gentil avec les inconnus? C'est encore Andreas qui a décidé ça. Arrête un peu, qui les achetait, tous ces clébards? Je te rappelle que c'est toi, aussi, qui voulais des chiens. Oui mais moi, j'étais une enfant! Je voulais être un lion à cet âge-là!

Un silence s'est installé. Je regardais autour de la cabine, je venais de m'apercevoir qu'il pleuvait. Peut-être qu'il pleuvait depuis le début de la conversation. Et on arrive enfin à Billy. Comment il va, Billy? Ton frère l'a retrouvé dans le champ, le Frelon lui est rentré dedans. Le Frelon était un agriculteur qui habitait près de chez nous. Il nous appelait tous « trouduc », avait un œil de verre, une épaisse moustache et une cicatrice qui courait le long de son crâne et lui donnait l'aspect d'un fruit abîmé. Elle l'avait courtoisé, un temps, pour rendre jaloux Andreas, puis elle m'avait raconté qu'il ne bandait pas, et depuis, il roulait rageusement avec son tracteur sur les terres qu'elle lui avait louées.

Je veux venir qu'un week-end, Léa m'a dit qu'il y avait une soirée, je serai pas trop à la maison. Tu vois. Tu ne veux même pas rentrer pour passer du temps avec nous, tu veux seulement voir tes potes. J'ai poussé un râle d'impuissance : allez, Maman, merde quoi. Je veux juste rentrer. La suite était prévisible, la discussion s'est embourbée, j'ai fini par frapper le combiné contre le téléphone, putain de connasse de merde, putain de connasse de merde, et la pluie tombait toujours. J'aurais voulu, à la limite, qu'il y ait une part de vérité, dans

ce qu'elle me disait, qu'après tout, il fallait bien quitter le nid à un moment donné, je devais me concentrer sur mon année universitaire et c'était en quelque sorte la destinée familiale, car comme elle me l'a expliqué des années plus tard, son père avait fait pareil en la mettant dans le ferry en direction de la France. (« T'étais pas obligée de reproduire les trucs horribles qu'ont faits tes parents, tu sais »). Mais je sentais qu'il y avait autre chose, je sentais que ma présence n'était pas souhaitable et, d'une certaine manière, ça confirmait ce que je pensais depuis des années : j'avais fait mon temps à Loubédats. Déjà l'été précédent, un soir, elle avait essayé de me virer, après qu'on avait bu des bières ensemble. J'avais fait l'erreur de lui avouer, alors qu'elle était dans une période de froid avec Andreas, que j'étais allée le voir une fin d'après-midi quelques mois plus tôt, à la fête du vin.

Elle était organisée à l'endroit où il vivait, je m'y étais rendue à vélo, comme d'habitude, et je l'avais vu par la fenêtre. Il fumait en observant la progression des préparatifs, appuyé à la rambarde, un café à la main : je peux poser mon vélo en bas de chez toi, je lui avais crié depuis la ruelle, *Ja*, bien sûr, tu veux un café ? – ça avait été sympa comme moment, après tout ce qui s'était passé entre nous. Ma mère, quand je le lui ai expliqué, s'est mise à sourire bizarrement, un rictus trop marqué, elle me disait de continuer, qu'elle voulait tout savoir, et moi, je lui expliquais que ça me soulageait, d'en parler, que j'avais peur de sa réaction ; elle était tout le temps engagée dans des conflits homériques avec les gens. Je savais que ça allait passer avec Andreas, mais lorsque ça lui prenait, elle était capable de tout. J'étais retournée dans ma chambre, contente de la discussion et du fait qu'on avait de plus en plus une relation d'adultes, elle et moi. Et alors que je me connectais sur mon ordinateur, elle a débarqué,

un balai à la main : tu te barres de chez moi ! Je m'étais levée du bureau, on entendait les criquets – comme je disais, il manquait un mur à la pièce dans laquelle je m'installais l'été. T'as qu'à aller chez Andreas ! Je veux que tu te barres de chez moi !

J'ai compris que c'était sérieux, j'ai débranché mon ordinateur et l'ai rangé dans sa mallette, c'était la seule chose qui me paraissait essentielle à prendre. Mais elle était vraiment très bourrée, j'étais obligée de passer près d'elle, et elle m'a attrapée par les cheveux. T'as qu'à aller baiser avec, elle disait, va baiser avec. Et elle tirait, et elle tirait, et ça faisait mal, j'entendais le bruit des bulbes des cheveux qui étaient arrachés. D'habitude, je me laissais faire, je considérais que c'était mal de frapper ses parents, quelque chose d'irréparable. Pourtant, ce jour-là, j'avais une rage, j'aurais pu la tuer. Mon geste était propre, j'ai utilisé mon avant-bras pour l'immobiliser contre le mur : maintenant, tu me lâches, j'avais dit, elle s'agitait encore avec son balai et j'avais réussi à le lui enlever pour le balancer un peu plus loin. J'avais forcé de plus en plus : tu me lâches, je te jure, sinon ça va pas aller. Et je forçais et je forçais, et tout doucement, elle a fini par lâcher mes cheveux. Je me suis précipitée vers le chapiteau, ai pris mon sac de cours, y ai mis les fringues qui me venaient et dans cette nuit chaude et moite de juillet, j'ai pris la fuite sans trop savoir où j'allais pouvoir me réfugier.

Dans la forêt près de la maison se trouvait une cabane, mais je sentais que c'était une dispute qui ne se résoudrait pas en une nuit, ça pouvait durer des jours, voire une semaine. Je pensais à Justine, sa mère à elle aussi était folle, elle était la seule qui puisse me comprendre, qui ne se dirait pas que j'exagérais. Je me suis arrêtée pour vérifier si je ne voyais pas les phares de la voiture derrière moi. La lune était grosse,

j'avais du mal à reprendre mon souffle. On discernait, au loin, la sono d'une fête de village. Il était onze heures ou minuit, j'ai marché des kilomètres, quatre ou cinq je pense. Si des voitures approchaient, je me cachais dans le fossé, dans les fourrés, ou dans les bois, parce que c'était un chemin très boisé. Ils avaient coupé le foin, ça n'avait pas la même odeur que le jour, l'herbe chaude, les graminées sucrées, ce que je percevais était plus subtil, la rosée, peut-être bien, oui, peut-être bien que celle-ci survenait dans la nuit et pas au petit matin comme je le croyais. Un parfum humide en tout cas, comparable à celui quand on passe la tondeuse le lendemain d'un jour de pluie. À un moment, une voiture qui roulait sans faire autant de bruit que les autres m'a empêchée de réagir, j'ai mis trop de temps à me décaler dans le champ. Elle s'est arrêtée.

La portière du conducteur s'est ouverte. Tu reviens de la fête du lac ? C'était la voix d'une vieille, je me suis avancée vers elle, aveuglée par les phares. Oui. Tu veux aller où ? À Plaisance (là où habitait Justine). Plaisance, c'est trop loin. J'habite à Aignan, je peux t'héberger, si tu veux. Je me suis dit qu'au pire, je pourrais reprendre la route le lendemain. Pourquoi tu rentres si tôt de la fête ? elle m'a demandé quand je me suis installée à côté d'elle. J'ai bouclé ma ceinture en inventant une histoire de rupture. Elle m'a dit qu'elle avait du rosé, chez elle, que le rosé, ça guérissait tout, elle avait la soixantaine passée, elle devait savoir de quoi elle parlait. Elle m'a donc amenée dans son appartement, tout se passait bien, elle m'a servi du vin, elle avait plusieurs cubis. Et elle me regardait en boire, à chaque gorgée, elle disait ça fait du bien, hein, et on en a bu deux ou trois, sans dire grand-chose à part ça. Après les verres, elle m'a prêté la chambre de sa fille, et alors que je m'étais allongée, que je me demandais

doucement ce que je foutais là, elle est rentrée et s'est mise à poil pour enfiler un pyjama Snoopy. Moi, j'ai fermé les yeux, je dors, je dors, je me disais, c'était particulier comme situation, elle en avait mis un temps, en plus, un temps de manchot, dix minutes au moins.

Le lendemain matin, elle m'a dit, en se servant du blanc, qu'elle pouvait m'aider à trouver du boulot, si je voulais, qu'elle connaissait des gens qui cherchaient toujours pour castrer le maïs. Je disais oui oui, mais ça m'emmerdait, c'était mon dernier été de liberté, je n'avais pas envie de le passer dans les champs. Elle m'a annoncé qu'on irait l'après-midi, sur l'exploitation, pour que je me présente. T'es bien majeure au moins? Oui, j'ai dix-huit ans. Elle a eu un petit hoquet puis elle m'a tendu un billet de vingt, et elle m'a demandé d'aller acheter des cigarettes. J'étais sur la place, cette place qui avait été le premier endroit que j'avais visité dans le Gers, avec ses colombages et ses halles et les hirondelles qui planaient au ras du sol. Alors que je pensais à ça, en m'arrêtant pour tirer sur une branche de glycine, je suis tombée sur Andreas. Il voulait savoir ce que je faisais là : Maman m'a virée, je suis chez cette femme. J'ai pointé l'appartement du doigt. Anne-Marie? Tu ne vas pas rester chez elle. C'est l'alcoolique du village. *Komm zum Haus*. Son chien était en train de me renifler la jambe. Maman va encore gueuler, je crois pas que ce soit une bonne idée. Tu fais comme tu veux. Mais cette femme (il a regardé en direction de l'appartement), elle va t'apporter que des problèmes. Je me suis accroupie pour caresser Azar (aussi un malinois, l' élu, j' imagine, parce qu'il l'a gardé jusqu'à sa mort). Je dois lui acheter des clopes, j'ai soupiré. Je lui rapporte et on en reparle, d'accord?

Au tabac, le buraliste me fixait avec insistance. Je saisis-sais qu'Anne-Marie avait déjà parlé de moi, j'entendais

marmonner dans mon dos, ils avaient compris qui était ma mère (c'était le bar-tabac de prédilection du Frelon). Je sentais de l'hostilité, quelque chose d'assez pesant pour me déstabiliser. En retraversant la place, j'ai fait des saluts à Andreas, j'arrive j'arrive, je disais. J'ai monté les marches, puis expliqué à Anne-Marie que je devais partir, que ma mère était venue me récupérer. Elle me regardait étrangement, je n'avais jamais été très douée pour le mensonge. Ce qui était curieux, c'est que j'avais l'impression que tout le monde ici savait des choses sur mon compte, des choses que j'ignorais. C'est toi qui vois, elle a dit. C'est dommage, je t'ai trouvé un bon petit boulot. Oui, merci. J'ai retraversé la place, le buraliste me suivait du regard, les bras croisés. Il parlait avec quelqu'un, et j'étais sûre, persuadée, que c'était de moi qu'ils discutaient. Alors ? a demandé Andreas quand je me suis installée dans son utilitaire. Bizarre, on dirait que tout le monde me connaît, ici. Il a jeté un œil vers le bar-tabac en faisant marche arrière – fais pas attention à eux, c'est la campagne, ils croient connaître tout le monde. On était à une vingtaine de minutes de chez lui, parfois, en changeant une vitesse, il tournait la tête dans ma direction en souriant, moi je faisais des mouvements de vague avec ma main par la fenêtre ouverte, et on entendait le halètement d'Azar. Ça lui prenait, à lui, de me monter dessus et de sortir son museau pour claquer les mâchoires et attraper des moucherons ou les libellules foncées qu'on retrouvait encore à l'époque sur les pare-brise.

C'était le chien le mieux élevé que je connaissais. Lorsqu'Andreas s'est garé, il a sauté hors de l'habitable en même temps que moi, et au lieu de courir dans le village, de poursuivre les autres animaux ou d'aboyer contre les gens et les voitures, il a attendu assis devant la porte du duplex. Il avait été dressé au collier électrique : *sitz, platz, fass, lauf*

étaient les quatre ordres qu'il lui avait appris : assis, couché, attaque, cours. Quand Andreas habitait avec nous, il lui faisait dévaler la pente jusqu'à la maison en le suivant en voiture et Azar devait atteindre au moins les quatre-vingts kilomètres-heure et je me disais que si j'étais capable de courir aussi vite, j'irais partout, j'irais très loin, mais Azar revenait toujours pour qu'on le gratte derrière les oreilles. *Fine hound, fine hound*. Avec l'âge, ça lui prenait, d'avoir des humeurs, de grogner comme un loup, d'être traversé d'une envie archaïque de grands espaces, alors Andreas lui frottait les flancs, *also, was ist los mit dir?*, et l'inconfort du chien passait, il se roulait en boule sur le vieux canapé qui sentait son odeur et poussait un dernier soupir contrarié avant de s'endormir. Les deux se comprenaient profondément – quelquefois, j'essayais comme Andreas de lui parler, mais Azar continuait ses trucs de chien sans que rien se passe dans ses yeux, alors que si c'était son maître, ils devenaient plus clairs, on voyait la différence entre le noir et le brun très foncé de l'iris.

Andreas faisait cuire des saucisses pendant que j'étais assise à la table à lui raconter ce qui s'était passé la veille. On aurait cru entendre de la fierté lorsque j'ai expliqué que pour la première fois, je m'étais défendue, que je n'avais plus peur de Maman. Il m'a dit que je n'en avais pas fini, que c'était ma mère, après tout. En prononçant ces paroles, il a disposé la viande sur un ravier à fleurs bleues, a découpé le pain dans une panier en rotin si clair et cassant qu'on n'aurait pas dit du rotin et pressé la machine italienne avant de verser le café dans nos deux tasses Lavazza. Ça me manquait, ce soin pour la nourriture. Quand j'étais plus jeune, il m'arrivait de trouver qu'il en faisait trop, mais ce jour-là, après tout ce qui s'était produit, j'aurais pu en pleurer. Il s'est assis en face de moi, je n'avais pas très faim, je lui ai expliqué en

regardant autour de nous, les planches en bois, les branches de romarin, le laurier qui séchait en hauteur, les épices qu'ils avaient partagées avec Maman sur une étagère dans des bocaux Le Parfait. Sur le frigo, une photo de lui, plus jeune, en train de faire le poirier. Il avait déjà la tignasse qu'il a aujourd'hui, pas encore rassemblée en queue de cheval.

On n'a pas tant parlé que ça, pendant ce séjour, mais je crois que chacune de nos paroles était importante.

Après trois jours, je lui ai demandé de me ramener. On était dans la voiture en haut de la pente, je lui ai dit que je préférerais qu'il me laisse là. Il a souri, la situation l'amusait, je pense que ça lui aurait fait plaisir d'emmerder ma mère. Non, non, j'ai dit. Elle va péter un câble. Bon. Il a coupé le moteur et je jetais des coups d'œil anxieux vers la petite maison dont on ne voyait que le toit. Merci, j'ai dit. *Mi casa es tu casa*. J'ai pris mon sac et je suis sortie de la voiture, et même lorsque je descendais le chemin, je crois qu'il était encore là à me regarder.